

CHAPITRE DEUXIÈME

AH ! TONNERRE ! QUEL TROU DANS LA BLANQUETTE !

Personne n'a entrevu que ma volonté était de faire un travail purement philologique, que je crois d'un vif intérêt historique et social.

É. Zola, préface à *L'Assommoir* (1877)

I. PROBLÉMATIQUE

1. L'explication de texte

La sémantique textuelle peut apporter une contribution à la didactique. Pour illustrer cela, nous avons choisi d'étudier un texte bref, et d'expérimenter en milieu scolaire nos réflexions sur la lisibilité¹.

Nous devons, on le sait, l'explication de texte à une tradition fort ancienne. Les instructions ministérielles limitent strictement la longueur du texte étudié : "la lecture expliquée scrute dans le détail un texte nécessairement court (au plus, une vingtaine de lignes ou de vers)" (Ministère de l'Éducation, 1980, *Programmes et Instructions*, p. 87). Elles présentent son sens comme l'effet d'un mouvement linéaire : "C'est chemin faisant qu'apparaît de manière naturelle la force du mouvement. En résolvant les difficultés au fur et à mesure qu'elles se présentent, on dégage progressivement l'idée directrice et les centres d'intérêt" (*ibid.*).

Ces instructions mériteraient une étude détaillée *in extenso*². On se

1. Je remercie de leurs remarques et suggestions N. Gelas, C. Kerbrat-Orrechioni, J.-C. Coquet, J. Fontanille, A.-J. Greimas, R. Martin, B. Pottier.

2. P. Clarac a éclairé, avec un enthousiasme qui a conquis l'Inspection générale, les attendus théoriques de l'explication de texte : "C'est un exercice très difficile, et qui ne saurait porter que sur des textes d'une richesse et d'une beauté exceptionnelles, des textes dont professeurs et élèves ne doivent s'approcher qu'avec

bornera ici à chercher si elles sont applicables, compte tenu de ce que nous savons sur la textualité.

2. L'extrait choisi

Il se trouve dans le septième chapitre de *L'Assommoir*. Ce chapitre occupe une position centrale dans l'ouvrage, qui en compte treize ; il est consacré à un grand repas, donné à l'occasion de la fête de Gervaise. Après le potage aux pâtes d'Italie et le bouilli, on sert une blanquette de veau. Elle est servie p. 238 de l'édition du Livre de Poche (Paris, Fasquelle-Gallimard, 1974 ; cf. aussi *Les Rougon-Macquart*, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1961, vol. II, p. 574) ; elle est mangée à la page suivante :

Ah ! tonnerre ! quel trou dans la blanquette ! Si l'on ne parlait guère, on mastiquait ferme. Le saladier se creusait, une cuiller plantée dans la sauce épaisse, une bonne sauce jaune qui tremblait comme une gelée. Là-dedans, on pêchait les morceaux de veau ; et il y en avait toujours, le saladier voyageait de main en main, les visages se penchaient et cherchaient des champignons. Les grands pains, posés contre le mur, derrière les convives, avaient l'air de fondre. Entre les bouchées, on entendait les culs de verres retomber sur la table. La sauce était un peu trop salée, il fallut quatre litres pour noyer cette bougresse de blanquette, qui s'avalait comme une crème et vous mettait un incendie dans le ventre. Et l'on n'eut pas le temps de souffler, l'épinée de cochon, montée sur un plat creux, flanquée de grosses pommes de terre rondes, arrivait au milieu d'un nuage.

Pour délimiter cet extrait, on a d'abord isolé le groupe de paragraphes qui commence par : "Maman ! maman ! s'écria brusquement Nana, c'est Augustine qui laisse tomber son pain dans la rôtissoire !", et qui finit par : "Maman ! maman ! cria tout à coup Nana, c'est Augustine qui met ses mains dans mon assiette !". À l'intérieur de ce groupe, on a choisi le dernier paragraphe ; puis, dans celui-ci, le texte compris entre deux démarcations

respect et comme en tremblant [...] Elle portera sur un texte très court, une page à peine, qui sera étudié dans son détail. Chacun des mots qui le composent, un maître de notre langue les a choisis entre tous, dans l'un des plus beaux moments de son génie. Ce sont des témoignages sacrés" (*L'enseignement du français*, Paris, P.U.F., 1963, p. 44). Il justifiait ainsi la démarche linéaire : "l'explication elle-même suivra naturellement le sens du texte [...] Nous suivrons donc le texte tel qu'il s'offre à nous. Son ordre, ou son apparent désordre, est profondément révélateur des intentions de l'écrivain" (*ibid.*, pp. 92-93).

prosodiques: "Ah ! tonnerre!", et "Sacré nom !".

3. Conditions d'expérience

Cette étude a été mise à l'épreuve avec deux classes de sixième et une classe de quatrième, dans un collège du Val-de-Marne. Les catégories socioprofessionnelles des chefs de famille se répartissent comme suit : manœuvres, ouvriers spécialisés et personnel de service : 44 % ; ouvriers qualifiés : 21 % ; employés de bureau et de commerce : 12 % ; contre-maîtres : 3% ; professions libérales, professeurs, cadres moyens : 2 % ; inactifs, dont chômeurs : 8 % ; autres catégories : 10 % .

Quant aux nationalités des écoliers concernés, on peut les chiffrer ainsi, en les définissant au sens culturel et non juridique du terme : Français : 35 ; Maghrébins : 13 ; Portugais : 7 ; Antillais : 5 ; Italiens : 3 ; divers (Espagne, Cap-Vert, Centrafrique, Congo, Pakistan, Yougoslavie) : 7.

Sur le plan pédagogique, l'objectif de l'expérience consistait principalement à formuler en termes de sémantique les difficultés rencontrées par des écoliers à la lecture d'un texte très court et simple en apparence. On a cherché si ces difficultés avaient un rapport avec la nationalité et le milieu socioculturel des écoliers.

Des exemplaires de *L'Assommoir* ont été distribués. Le professeur (que je remercie de son amicale collaboration) a daté l'auteur, situé l'époque et le lieu du récit, expliqué le sens du titre, présenté les principaux personnages du chapitre VII. Puis on a lu le début du repas, jusqu'aux pois au lard inclusivement. Le professeur a rappelé la recette de la blanquette, puis a éclairci les mots inconnus ou méconnus : *guère, gelée, culs, convives, bougresse, épinée, flanquée*.

Les réponses à la première question³ ("Avez-vous déjà mangé de la blanquette ?") ont permis de conclure que cette expérience n'influaient nullement sur la qualité des réponses données aux questions suivantes. Comme la plupart des novices en matière de blanquette sont des étrangers, on peut présumer sur ce point que la nationalité ne joue pas de rôle significatif, du moins quand la recette a été expliquée⁴.

3. Elles ont varié de : "OUI à la sauce blanche ou Autrement avec du RIZ", à "Non je n'ai jamais mangé de la blanquette à cause de la religion." Renonçant au vérisme, nous rectifions désormais la graphie des réponses citées.

4. Cela n'empêche pas, bien entendu, les hallucinations culturelles : un jeune Antillais concluait par exemple que la blanquette donnait soif parce qu'elle était trop pimentée.

II. PREMIÈRE ISOTOPIE GÉNÉRIQUE

Sans prétendre décrire de façon exhaustive le contenu de l'extrait choisi, on se limitera aux phénomènes d'isotopie, qui intéressent une partie de sa composante thématique.

1. Taxèmes et domaines sémantiques

Certains taxèmes sont liés à une situation socioculturelle donnée : par exemple le taxème des couverts, ou celui des instruments de cuisine.

Ces taxèmes à leur tour peuvent être compris dans des domaines sémantiques : ainsi, le taxème des couverts et celui des instruments de cuisine sont inclus dans le domaine //alimentation//. Le sémème manifesté par un morphème équivoque pourra être identifié en fonction du domaine qui assure l'isotopie générique du texte : par exemple, les sémèmes manifestés par *cuiller* seront identifiés en relation avec les domaines //alimentation// ou //pêche//.

Les sémèmes relevant d'un même domaine sémantique comportent un sème générique commun⁵.

2. Analyse de l'extrait

On a classé les sémèmes en fonction de leur rapport avec le domaine //alimentation//. Pour simplifier, on présente chaque sémème en mentionnant le mot qui le manifeste : ainsi, on écrit 'champignons', alors que c'est le morphème *champignon*, et non le morphème -s qui recouvre un sémème appartenant au domaine //alimentation//. On obtient :

5. Coseriu (1967, p. 77) fait la même remarque, avec une terminologie un peu différente. Rappelons que tous les éléments d'un taxème sont interdéfinis ; il n'en va évidemment pas de même pour tous les éléments d'un domaine sémantique.

//alimentation//		Autres domaines	Sémèmes non indexés
I 'blanquette' 'épinée'	II 'champignons' 'gelée' 'cuiller' 'crème' 'cochon' 'table' 'ventre'	III 'pêchait' 'voyageait' 'incendie' 'noyer' 'bougresse' 'tonnerre'	IV a) 'fondre' 'trou' 'main', etc. b) 'on' 'guère' 'toujours' c) -'ait' -'s', etc.
'avalait' 'saladier' 'verres' 'plat' 'pains' 'sauce'	'pomme de terre' 'mastiquait'		

Les secteurs I et II regroupent des sémèmes appartenant au domaine //alimentation// (en règle générale ou dans ce contexte).

La colonne III regroupe des sémèmes relevant d'autres domaines ; comme nous ne disposons pas d'une théorie des figures satisfaisante, nous ne parlerons pas de sens figuré à leur propos.

La colonne IV regroupe des sémèmes qui n'appartiennent à aucun domaine, ou sont compatibles avec un grand nombre de domaines, voire, dans le cas de certains grammèmes, avec tous les domaines possibles. Le sous-groupe *a* comprend des sémèmes qui appartiennent à des lexèmes ; les sous-groupes *b* et *c*, des sémèmes qui appartiennent à des grammèmes, respectivement libres et liés⁶.

3. Une étape du processus d'interprétation

La première étape du parcours interprétatif consiste dans la levée des ambiguïtés, car la plupart des signifiants peuvent recouvrir plusieurs sémèmes. On cherche donc à identifier un sème générique récurrent dans plusieurs sémèmes, et compatible avec tous les autres sémèmes. Ici, c'est parce que les sémèmes du groupe I appartiennent sans équivoque (quant aux signifiants qui les manifestent) au domaine //alimentation// que l'on peut déterminer que les sémèmes du groupe II appartiennent à ce même domaine. Quant aux sémèmes du groupe III, leur lecture requiert une opération supplémentaire : suspendre ou neutraliser le sème générique qui

6. Par exemple, le morphème *-s* correspond à un sémème qui a pour classème le sème générique /nombre/ et pour sémantème le sème spécifique /pluralité/.

les attache à un domaine distinct de //alimentation//. Pour les sémèmes du groupe IV, on vérifie seulement qu'ils sont compatibles avec le domaine //alimentation//.

Ces opérations constituent l'isotopie générique définie par la récurrence du sème générique /alimentation/.

4. L'impression référentielle

L'isotopie générique ainsi mise en évidence définit ce que l'on appelle autrefois le "sujet" et aujourd'hui le *topic* du texte décrit, c'est-à-dire la partie de l'univers sémantique qui est ici le lieu de l'impression référentielle. Si l'on demande aux écoliers "de quoi il s'agit dans ce texte", on obtient invariablement des réponses qui font référence d'une façon ou d'une autre au domaine //alimentation//.

L'impression référentielle peut être multipliée et, en même temps, affaiblie, voire annulée, dans le cas où le texte renvoie à plusieurs domaines : ainsi, par exemple, dans les textes "métaphoriques" où l'on peut établir plusieurs isotopies génériques.

Ce n'est apparemment pas le cas ici : si l'on remarque des sémèmes qui n'appartiennent pas au domaine //alimentation// (ceux du groupe III), leur récurrence ne paraît pas constituer *a priori* une autre isotopie générique qui se superposerait à celle que nous venons de mettre en évidence⁷.

5. Expérimentation

Les élèves de sixième devaient faire cet exercice : "Constituez deux listes : celle des mots qui ont un rapport avec l'alimentation ; celle de ceux qui n'en ont pas" (la notion de mot a certes ses défauts, mais elle est la seule connue des écoliers).

La première liste a été constituée sans difficulté, mais rarement de façon complète. Certains y ont inclus des groupes nominaux comme *des morceaux de veau* ou *les grands pains*⁸ ; la plupart ont cependant décomposé ces groupes, plaçant *veau* et *pain* dans la première liste, *morceaux* et *grands* dans la seconde.

7. Ce fait peut être mis en rapport avec le réalisme dont on crédite ordinairement Zola. Pour une discussion, cf. *infra*, 6, et Hamon, 1982.

8. Notre échantillon de population scolaire ne représentant que lui-même, nous éviterons de présenter des statistiques oiseuses. En fait, les syntagmes comme "les morceaux de veau", ou "les grands pains" fonctionnent ici comme des lexies.

Avec bon sens, une écolière a fait figurer certains mots comme *gelée* dans les deux listes, en arguant qu'ils pouvaient réaliser des sens différents selon les contextes (cf. *supra* les sémèmes du groupe II). Un seul élève a songé à faire figurer dans la deuxième colonne des grammèmes (libres en l'occurrence). Un bon nombre d'écoliers ont placé dans la deuxième liste des mots comme *cuiller*, *plat* ou *saladier* ; ils avaient compris *alimentation* au sens de *aliments*, et exclu de ce domaine les instruments qui servent à s'alimenter (plus précisément : les sémèmes comportant un sème applicatif /pour manger/).

Enfin, deux "erreurs" méritent attention. Trois écoliers ont classé *bou-gresse* dans la première liste. Renseignements pris, ils avaient lu *bout (de) graisse*. Cette homophonie approximative et antigrammaticale donne l'occasion de rappeler cette évidence : une lecture n'est possible que si elle identifie correctement les morphèmes. Laissons donc à l'enseignement supérieur les lectures anagrammatiques.

Par ailleurs, plusieurs élèves ont également placé *litres* dans la première liste. Dans leur esprit, comme dans le contexte, ce mot signifie "bouteilles de vin rouge"⁹ ; cette acception a été assez évidente pour que l'un d'eux, quand le texte a été dicté, écrive *litres de vin* : il était certain d'avoir entendu ces mots. Voilà un problème d'évaluation diastatique : pour bien des familles françaises, comme pour les acteurs du récit, le mot *litre*, sans autre précision, a toujours cette acception, par défaut. --

III. UNE PREMIÈRE ISOTOPIE SPÉCIFIQUE

1. Le sème /intensité/

Si l'on examine les sémèmes du groupe III, on note une récurrence remarquable du sème /intensité/. On cherchera à présent s'il est récurrent dans les autres sémèmes, et s'il permet de constituer une isotopie. On sait que ce sème est grammaticalisé dans beaucoup de langues, par exemple dans les comparatifs relatifs ou absolus. Il peut structurer aussi des parties de lexique¹⁰. En effet, certains taxèmes sont caractérisés par des relations

9. La distinction *bouteille/litre* n'est pas perçue : une écolière écrira par exemple : "On a débouché un litre de champagne."

10. Par exemple, dans le *Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain*, Mel'čuk, Iordanskaja et Arbatchewsky-Jumarie utilisent comme "fonction lexicale" un opérateur d'intensité qu'ils symbolisent par *Magn*, et qu'ils défi-

de linéarité ou de progressivité établies entre leurs sémèmes, par exemple de 'glacial' à 'brûlant' ou de 'minuscule' à 'énorme'.

2. Établissement de l'isotopie

Voici la liste de ces sémèmes ; on a fait figurer en regard, quand c'est nécessaire, une glose qui met en évidence le sème sélectionné.

'*Ah*' Interjection marquant un sentiment vif.

'*tonnerre*' Bruit très intense.

'*quel*' Suppose une grande quantité de blanquette (dans ce contexte).

'*trou*' Suppose une consistance quasi solide : épaisseur maximale pour un ragoût.

'*mastiquait*' Intensif de "mâcher". Cf. le Robert : "Broyer, triturer longuement un aliment."

'*ferme*' Énergiquement, intensément.

'*saladier*' Le plus grand récipient possédé par le ménage : "la blanquette apparut, servie dans un saladier, le ménage n'ayant pas de plat assez grand" (p. 238).

'*plantée*' Suppose une consistance quasi solide.

'*épaisse*' Intensif sur l'axe de la consistance.

'*bonne*' Intensif sur l'axe de la valeur.

'*jaune*' Couleur très foncée pour une sauce blanche (cf. le Larousse : "Blanquette : ragoût en sauce blanche.")

'*tremblait*' Suppose une consistance maximale pour une sauce.

'*gelée*' Idem.

'*dedans*' Suppose une grande profondeur (par opposition à *dans*, par exemple).

'*pêchait*' Suppose une grande étendue liquide ou semi-liquide, et des mouvements importants.

'*toujours*' Dans ce contexte, suppose une quantité inépuisable.

'*voyageait*' Déplacement sur une grande distance.

'*penchaient*' Suppose une grande profondeur.

'*grands pains*' Cf. p. 461 : "de grands pains de quatre livres aussi hauts qu'elle..."

'*fondre*' Disparition très rapide.

nissent ainsi : "très", "intense", "à un degré élevé". Exemples : *Magn* (mémoire) = prodigieuse, excellente, étonnante, d'éléphant ; *Magn* (bruit) = infernal.

'retomber' Les verres sont reposés rapidement et avec force (d'où le bruit).

'trop' On commentera plus loin la quantification "un peu".

'quatre' Ici, grande quantité (cf. la gradation par rapport à la page précédente : "et l'on but le premier verre, *quatre doigts* de vin pur, pour faire couler les pâtes").

'litres' Intensif, par rapport à "doigts".

'noyer' Boire beaucoup, par-dessus un aliment.

'bougresse' Emphatique, "hypercoristique".

'crème' Suppose une grande douceur et une grande facilité à avaler.

'incendie' Chaleur extrême.

'souffler' Présuppose un essoufflement, donc un grand effort.

'temps' Dans ce contexte ("on n'eut pas le temps"), suppose une grande rapidité.

'montée' Suppose un volume notable.

'creux' Idem.

'grosses' Idem.

'rondes' Suppose une masse maximale en fonction des dimensions.

'nuage' Grande quantité de vapeur.

Ainsi, le sème /intensité/ apparaît de façon récurrente dans différents taxèmes ; consistance, verticalité, température, sonorité, goût, etc. ; sans doute les réflexions sur la synesthésie ne devraient-elles pas être réservées à la poésie symboliste.

3. Grammèmes, traits prosodiques et tactiques

Le sème /intensité/ peut également être construit en fonction de la substance du contenu de certains grammèmes liés ; et, d'autre part, en fonction de certains traits de l'expression.

a) On note la redondance remarquable de grammèmes du pluriel ; cf. *les morceaux, les visages se penchaient, les culs des verres*, etc. On peut attribuer aux sémèmes qui leur correspondent le sème /intensité/, notamment parce qu'ils sont liés à des lexèmes qui comprennent déjà ce sème. En somme, /intensité/ serait un des sèmes virtuels du grammème du pluriel ; il pourrait être actualisé dans tout contexte où la récurrence de ce sème définit une isotopie. Cela relève du domaine traditionnellement dévolu à la stylistique.

b) Deux signes prosodiques (points d'exclamation) peuvent également dans ce contexte comprendre dans leur contenu le sème /intensité/.

c) De même pour les répétitions : *la sauce épaisse, une bonne sauce, de main en main, et il y en avait, et cherchaient, et qui vous mettait, et l'on n'eut pas le temps*¹¹.

4. Sèmes inhérents et sèmes afférents

Les opérations qui ont permis de construire le sème /intensité/ sont de deux types bien distincts.

a) Pour la plupart des sémèmes, la substitution paradigmatique avec des membres du même taxème permet de mettre en évidence ce sème : ainsi, 'dedans' est un intensif de 'dans', et cette gradation appartient au système linguistique ; de même, 'épaisse' sera intensif de 'onctueuse', et *a fortiori* de 'fluide' ou de 'légère' dans le contexte de 'sauce'.

b) En langue également, 'jaune' sera intensif relativement à 'blanc' sur une échelle (ou taxème orienté par une relation de progressivité) qui va de la couleur la plus claire à la couleur la plus foncée. Cependant, il faut recourir à une norme qui n'est pas intégrée au système fonctionnel de la langue pour inférer par syllogisme l'évaluation suivante : la blanquette est par définition un "plat en sauce blanche", normalement liée à raison d'un jaune d'œuf pour trois quarts de litre de bouillon (cf. Bernard, *Les recettes faciles*, Hachette, 1965, p. 106). Or, dans ce texte, la sauce est jaune ; donc elle comprend beaucoup de jaune d'œuf, et même trop, si l'on en croit les cuisiniers les plus écoutés.

Le cas de 'saladier' est encore plus instructif : servir la blanquette dans un saladier ne suppose pas que ce saladier soit le plus grand des plats possibles ; mais dans le contexte, *saladier* reçoit une définition supplémentaire : le plus grand récipient qui dans ce ménage puisse servir de plat. D'où l'interprétation que nous avons posée¹².

11. Certes, une répétition n'a pas par elle-même de contenu invariable ; du moins, celles qui relèvent du système de la langue (et non, comme ici, de l'usage) expriment-elles souvent l'intensité : cf. esp. *chiqu-it-it-o* (très petit), lat. *iam iam* (aussitôt) ; et Pottier, 1974, p. 304.

12. Le contexte mentionné n'appartient pas à l'extrait choisi. Mais l'explication d'un court extrait interdit la construction de certains sèmes afférents, et détruit une part de la textualité. Certes, une grandeur superlative n'est attribuée au saladier que quelques lignes avant l'extrait choisi, mais pourrait l'être à un endroit quelconque du texte : le contexte, c'est (au moins) tout le texte.

5. Expérimentation

Les élèves des trois classes, qui n'ont bien entendu aucune formation sémantique, étaient invités à "relever tout ce qui marque l'intensité", qu'il s'agisse ou non de "mots". Pour les mots, justement, ils pouvaient proposer un équivalent affecté d'un opérateur d'intensité ; exemple : *gobait* = *int. avalait*, dans "on gobait les petits pois à pleine cuiller".

Aucun des items mentionnés au § 3 n'a été relevé. En revanche, les items du § 2 ont été identifiés en quasi-totalité ; les réponses correctes sont cependant beaucoup plus nombreuses pour les sèmes inhérents que pour les sèmes afférents, qui, on l'a vu, sont identifiés ou construits par des opérations beaucoup plus complexes, puisque leur actualisation ne se fait pas par défaut, mais exige des instructions particulières.

IV. UNE SECONDE ISOTOPIE SPÉCIFIQUE

1. Le sème /vulgarité/

Notre blanquette est servie lors d'un repas de fête. La plupart des convives n'ont jamais encore été invités par le ménage Coupeau. Il s'agit donc d'un repas exceptionnel, et qui restera d'ailleurs unique. Les bonnes manières sont alors plus que jamais de mise : "on se tenait bien, on se faisait des politesses" (p. 239). Cette situation fictive ne rend que plus remarquable la récurrence du sème /vulgarité/.

Ce sème est utilisé par la plupart des dictionnaires comme catégorie inférieure de l'échelle diastratique : le Larousse distinguera par exemple *fam.* (familier) de *pop.* (populaire) et de *vulg.* (vulgaire). On sait le caractère relatif de ces évaluations ; nous en discuterons plus loin.

Voici l'inventaire de ses récurrences, accompagné de gloses justificatives :

'*tonnerre !*' On ne jure pas.

'*quel trou dans la blanquette !*' Effet de brusquerie, confirmé par la parataxe et le contraste avec le paragraphe précédent. Or, il ne faut jamais manger hâtivement.

'*blanquette*' On ne sert pas de ragoût dans un repas de fête, surtout après du bouilli (cf. Lévi-Strauss, *Le cru et le cuit*, Paris, Plon, 1964).

- 'on ne parlait guère' Il est prescrit de converser au cours du repas¹³.
'on mastiquait ferme' On doit manger sans effort apparent.
'ferme' Populaire pour "fermement, avec énergie".
'Le saladier se creusait' On utilise des plats de service appropriés.
'une cuiller plantée' On ne plante certes pas les couverts de service dans le plat.
'dans la sauce épaisse' "La sauce doit être assez légère" (F. Bernard, *op. cit.*, p. 106).
'qui tremblait comme une gelée' Idem. Quand on reçoit, respecter les normes culinaires admises : cela fait partie du savoir-vivre.
'là-dedans, on pêchait les morceaux de veau' Il est désinvolte de choisir dans le plat.
'le saladier voyageait' On ne se ressert pas indéfiniment.
'de main en main' C'est la maîtresse de maison qui sert les convives.
'les visages se penchaient et cherchaient des champignons' On ne cherche pas dans le plat.
'les grands pains' On sert des morceaux de pain déjà coupés ou, mieux, des petits pains.
'posés contre le mur' On dispose les petits pains sur des assiettes de service. "Contre le mur, c'est sale" (Naïma, 14 ans).
'avaient l'air de fondre' On ne se bourre pas de pain.
'entre les bouchées on entendait' On ne fait aucun bruit en mâchant.
'les culs des verres' On utilise des verres à pied.
'culs' Vulgaire pour "fond".
'on entendait les culs des verres retomber' On évite les heurts des couverts et de la vaisselle.
'La sauce était un peu trop salée' On évite les assaisonnements excessifs.
'Il fallut quatre litres' On sert le vin en bouteilles (ou en carafe¹⁴).
'litres' On boit raisonnablement.
'noyer' Vulgaire pour "boire sur un plat".
'bougresse' Vulgaire.
'qui vous mettait' Le datif éthique est une tournure populaire.

13. Les acteurs violent les normes de savoir-vivre qui règlent les rapports entre *parler* et *manger* ; d'abord, ils ne mangent ni ne parlent : "on causait peu, on se tenait bien" (p. 239) ; puis ils mangent sans parler ; enfin, ils parlent en mangeant : "on parla, la bouche pleine" (*ibid.*).

14. L'opposition 'litre' vs 'bouteille' est valide dans le texte : "comme les bouteilles cachetées étaient vides, ils en revenaient aux litres" (p. 250).

'un incendie dans le ventre' Résultat d'un assaisonnement excessif. On ne parle pas de son ventre, surtout à table.

'On n'eut pas le temps de souffler' On ne sert pas les plats en rafale.

'souffler' Populaire pour "se reposer après un effort". On ne fait pas d'effort en mangeant.

'épinée' Populaire pour "échine".

'cochon' Populaire pour "porc". "Le mot *porc* [...] appartient à un vocabulaire plus relevé que le mot *cochon*" (Robert).

'de grosses pommes de terre' On sert des pommes de terre petites ou moyennes.

2. Hétérogénéité de l'isotopie

Cette isotopie est manifestée par des unités de différentes dimensions. Les expressions citées peuvent être divisées en deux groupes : des morphèmes ; des syntagmes ou des énoncés.

Aux morphèmes correspondent des sèmes inhérents. Ainsi, "bougresse" comportera le sème /vulgarité/ dans tous les contextes, aussi bien en phrase positive qu'en phrase négative. Il relève donc de la langue.

Aux syntagmes et énoncés correspondent des sèmes afférents, construits par des syllogismes argumentatifs du type : "Ils cherchaient des champignons ; or, on ne doit pas fouiller dans le plat ; donc ils sont vulgaires." La plupart de nos gloses présentaient les *topoi* nécessaires pour compléter ces enthymèmes.

L'isotopie peut relever de diverses normes. Pour expliciter les normes, nous avons utilisé quelques textes de référence ; nous aurions pu en choisir d'autres ; l'isotopie construite n'aurait pas été modifiée notablement pour autant.

On peut cependant reprocher à notre lecture son caractère quelque peu maximaliste : on peut trouver *tonnerre* ! bénin ; ou l'on peut remarquer, à propos de saladier, "c'est pas que Gervaise est pas polie, c'est qu'elle a pas l'argent" (Emma, 14 ans). L'isotopie construite existerait tout autant, mais compterait quelques items de moins.

En revanche, il s'est certainement trouvé des lecteurs "bourgeois" pour qui "si l'on n'en a pas les moyens, on ne reçoit pas". Le point de vue du narrateur implicite en est-il si distinct ? (cf. *infra*, 4).

3. Expérimentation

Les écoliers devaient “relever tout ce qui marque la vulgarité”. Ils ont trouvé sans difficulté les “mots vulgaires” ; dans leur enthousiasme, ils en ont même inventé : *flanquée (de)* — presque ambigu dans ce contexte —, et *convives*, qui a sans doute paru maisonnant.

Cependant, ils ont eu du mal à discerner la vulgarité des comportements fictifs. Les meilleurs résultats ont été obtenus par de jeunes Maghrébines, sans doute mieux formées que d'autres aux règles de l'hospitalité. Toutefois l'ensemble des occurrences identifiées atteint à peu près la moitié de celles dont nous avons présenté la liste.

Cette isotopie a été lue partiellement par tous. Mais comme les sèmes afférents y sont les plus nombreux, le degré de lisibilité, exprimé en nombre de sèmes lus, est très variable selon les écoliers. Cela, en fonction de leur aptitude à construire les médiations argumentatives permettant l'actualisation des sèmes afférents (quels qu'ils soient), de leur connaissance du code des manières de table, et de la valeur qu'ils attachent à ses prescriptions.

V. PROBLÈMES D'ÉVALUATION

Précisons maintenant les rapports entre les deux isotopies spécifiques que nous venons de lire, désignées ainsi : i_2 (/intensité/) ; i_3 (/vulgarité/).

1. Qui parle ?

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de se poser cette question, et de la poser aux écoliers. En raison de sa difficulté, elle sera facultative, mais pour les écoliers seulement. Voici donc une incursion dans la dialogique.

Il faut ici recourir au concept d'univers : l'ensemble des propositions énoncées dans un texte par un acteur qui émet des signes, linguistiques ou non, constitue l'univers de cet acteur, quelles que soient la valeur de vérité de ces propositions et la nature de leurs arguments.

Dans un texte en style semi-direct, comme celui qui nous occupe, les signaux tels que les guillemets ne suffisent pas à délimiter les univers. On peut cependant affecter des propositions à ces univers par des inférences dont les déictiques personnels, spatiaux et temporels, les écarts diastratiques et les normes évaluatives¹⁵ sont des moyens privilégiés.

15. Quand dans un même intervalle de temps dialectique on relève des

A. La personne et le locuteur

Dans le texte, le *on* paraît être inclusif. Pour les écoliers, cela ne fait aucun doute, car leur compétence ne retient que le *on* inclusif¹⁶. Cette présomption est étayée par le *vous* (dans : “vous mettais un incendie dans le ventre”). Ce “datif éthique” suppose une première personne qui ait fait l’expérience de ce feu. Enfin, les points d’exclamation supposent un locuteur qui soit au nombre des mangeurs¹⁷.

B. Occurrences d’évaluations

Elles permettent de corroborer ces premières présomptions. Dans “Une bonne sauce jaune, une sauce épaisse”, ‘bonne’ indique une évaluation positive du contenu /intensité/ (commun à ‘jaune’ et à ‘épaisse’, cf. *supra*). Cette évaluation est le fait des mangeurs ; il y a là un vraisemblable anthropologique : évaluer un goût présuppose évidemment un contact avec la nourriture. De même, non seulement ‘bougresse’ est intensif dans ce contexte, mais il peut correspondre à une évaluation positive. On sait aussi que la sauce est salée ; et, en dépassant les limites de notre extrait, on pourrait aussi montrer que le /salé/ est positivement évalué dans l’univers d’assomption de plusieurs acteurs, notamment Coupeau, et l’inévitable Bec-salé, dit Boit-sans-soif.

Si les mangeurs évaluent positivement la nourriture, le narrateur, au cours du chapitre, ne se prive pas de l’évaluer négativement (cf. “des lardons [...] puant le sabot de cheval”, p. 240) ; il évalue de même les mangeurs : “ils pétaient dans leur peau, les sacré goinfres ! La bouche ouverte, le menton barbouillé de graisse, ils avaient des faces pareilles à des derrières, et si rouges, qu’on aurait dit des derrières de gens riches, crevant de prospérité”¹⁸ (p. 245).

évaluations contradictoires, on peut présumer qu’à chaque norme évaluative correspond un univers d’assomption.

16. Certains en ont conclu que le narrateur était au nombre des convives ; et comme dans leur esprit le narrateur n’est pas distinct de l’auteur, Zola a mangé cette blanquette. Cette conclusion est sans doute liée à l’impression référentielle produite par le texte, telle qu’un élève a demandé si les personnages étaient tous morts aujourd’hui, et un autre si Gervaise était bien la fille de Zola.

17. Certains écoliers ont dissipé l’ambiguïté du style semi-direct en affirmant que Coupeau prononce les premières exclamations ; après quoi Zola prendrait la relève...

18. Ce *ils* évidemment exclusif confirme par opposition le caractère inclusif du *on* dans notre extrait.

C. *Écarts diastratiques*

Outre le *on* inclusif, *bougresse*, *culs*, *noyer* sont unanimement attribués aux mangeurs : “c’est comme ça qu’ils parlent”, disent les élèves.

En revanche, *convives* est unanimement attribué au narrateur : ce mot, inconnu de la plupart, ne peut selon eux appartenir au lexique présumé des mangeurs. Beaucoup d’entre eux pensent de même pour *visage* (par opposition à *figure*). On pourrait enfin renchérir en citant le *l* explétif dans “si l’on ne parlait guère”.

D. *Premières conclusions*

L’extrait choisi ne fait pas apparaître entre propositions de contradictions qui, dans un même intervalle de temps narratif, prouveraient la présence de plusieurs univers. Cependant, les extraits du même chapitre que nous avons cités permettent de conclure qu’il existe ici deux univers : celui des mangeurs et celui du narrateur implicite. Dans notre extrait, les écarts diastratiques signalent cette duplicité. Ainsi :

Isotopies	i_2 (/intensité/)	i_3 (/vulgarité/)
<i>Personne</i>	inclusive (‘on’)	exclusive (‘ils’)
<i>Évaluation</i>	positive (ex. : ‘bonne’)	négative (ex. : ‘puant’)
<i>Position diastratique</i>	inférieure (ex. : ‘culs’)	supérieure (ex. : ‘convives’)
<i>Univers</i>	mangeurs	narrateur

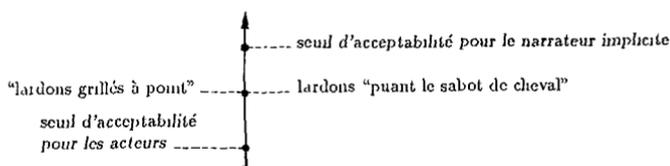
Mis à part de rares propos en style direct, les manifestations des deux univers sont inextricablement mêlées, et si nous les avons dissociées pour les besoins de l’exposé, cela ne doit pas minimiser l’effet de complexité qui en découle.

Retenons, fait notable, qu’aux deux univers correspondent respectivement deux isotopies. Les composantes thématique et dialogique sont ainsi nettement corrélées. Ces deux univers contiennent des normes évaluatives différentes, qui permettent de produire deux lectures différentes.

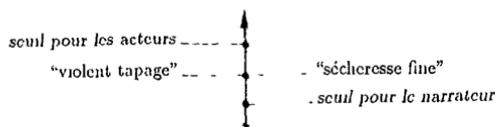
2. Normes évaluatives et seuils d’acceptabilité

Sur toute échelle quantitative ou qualitative peuvent être placés un ou plusieurs seuils d'acceptabilité¹⁹, qui définissent sur cette échelle des segments valorisés positivement ou négativement ; l'échelle peut être alors dite évaluative. Un terme peut bien entendu être placé au-dessus d'un seuil dans un univers, et au-dessous de ce seuil dans un autre.

Soit par exemple, juste après la blanquette : "Le meilleur, dans les pois, c'étaient les lardons grillés à point, puant le sabot de cheval." On a :



Remarque : On trouve une configuration inverse dans un exemple éclairant, lors de la visite du Louvre : "Encore des tableaux, des saints, des hommes et des femmes avec des figures qu'on ne comprenait pas, des paysages tout noirs, des bêtes devenues jaunes, une débandade de gens et de choses dont le violent tapage de couleurs commençait à leur causer un gros mal de tête [...]. Des siècles d'art passaient devant leur ignorance ahurie, la sécheresse fine des primitifs, les splendeurs des Vénitiens, la vie grasse et belle des Hollandais" (p. 90).



Noter aussi, à la fin du repas, que les acteurs remarquent, à propos de ceux qui vont vomir *dehors* : "Quand on a été bien élevé, cela se voit toujours" (p. 263).

3. Normes évaluatives et hiérarchie des isotopies

Dans l'univers des acteurs, les termes intenses, quand il s'agit du repas, sont valorisés. La valorisation de la quantité de nourriture, notamment, semble liée, pour l'hôte, à des règles populaires d'hospitalité (Pascal, 14 ans : "Les invités ne doivent pas aller au restaurant en sortant") ; et, pour

19. Les échelles sont des taxèmes ordonnés par des relations de progressivité ou de linéarité.

les invités, à une crainte de manquer (Karim, 14 ans : "On était contents : on avait mangé pour une semaine²⁰."

Dans l'univers du narrateur, les mêmes termes intenses sont dévalorisés, en fonction d'un code des manières de table qui prescrit de manger sans qu'il y paraisse, ou du moins sans dépasser certains seuils : ne pas trop boire, ne pas faire de bruit, etc. ; et peut-être, plus généralement, d'un humanisme des moyennes vertus.

Cette contradiction des normes évaluatives n'empêche pas que les éléments de i_2 soient interprétables sur i_3 . Ainsi, plusieurs écoliers ont indexé les mêmes éléments sur i_2 et sur i_3 , en disant des convives : "ils exagèrent" ou "ils mangent comme des cochons". En d'autres termes, le contenu /intensité/ peut être réécrit comme /vulgarité/, après une inférence interprétative : *si /intensité/ alors /vulgarité/*.

En somme, dans cette hypothèse, si les isotopies i_2 et i_3 permettent toutes deux des interprétations partielles de l'extrait, on peut considérer cependant que i_3 permet une interprétation partielle plus puissante que i_2 , dans la mesure où tous les éléments de i_2 sont interprétables sur i_3 , alors que l'inverse n'est pas vrai.

4. Deux stratégies de lecture

En général, les univers d'assomption comportent un foyer énonciatif²¹ explicite (ici, les mangeurs) ou implicite (ici, le narrateur). On admettra qu'aux foyers énonciatifs peuvent correspondre des foyers interprétatifs, qui sont autant de "places" assignées par le texte à ses lecteurs potentiels. En fonction de leur axiologie personnelle, les lecteurs réels acceptent ou non d'occuper un ou plusieurs de ces foyers interprétatifs²².

On peut prévoir qu'aux deux univers en présence ici correspondent deux stratégies de lecture. Voyons comment l'expérience a vérifié cela. Les écoliers pouvaient répondre à ces questions facultatives : "Pouvez-vous

20. Cf. les Lorilleux : "Ils en prenaient pour trois jours" (p. 244). Dans notre échantillon, la valorisation de la quantité est surtout le fait des garçons ; les filles sont plus nombreuses à prendre le parti des bonnes manières. L'intensité serait-elle une valeur virile ? Sur le caractère populaire d'une esthétique de la quantité, nous rejoignons ici par de tout autres voies certaines analyses de P. Bourdieu, *La distinction*, Paris, Éd. de Minuit, 1979.

21. Cf. R. Martin, 1983, sur le concept d'espace énonciatif.

22. On peut supposer que cette "mise en place" du lecteur réel est liée au caractère *projectif* de la lecture naïve (d'où les phénomènes bien connus d'identification, de catharsis, etc.).

vous mettre à la place des personnages ? Portez-vous sur eux un jugement moral ?” Quelques élèves ont décidé de se mettre à la place des personnages, mais ils ont refusé en même temps de les juger, sans quoi ils auraient accepté de se dévaloriser. La plupart ont répondu qu’ils refusaient de se mettre à leur place, même s’ils le pouvaient, car ils portaient sur eux un jugement du type “ils sont trop sales”. Une jeune Portugaise tentera d’échapper à cette contradiction par ces phrases révélatrices et nuancées : “Je n’ai pas à me mêler de leurs affaires, mais je trouve que c’est gentil de faire une fête, même si elle est ratée, ou si on mange mal, ou si on ne s’amuse pas bien. Mais en voyant le texte, les invités, eux, aiment ça, parce que c’est pas tous les jours qu’on mange comme ça, ils en profitent” (Emma, 14 ans). En somme, s’il partage les assomptions des acteurs, le lecteur “naïf” ne peut échapper à la dévalorisation qui s’attache à eux, pour peu qu’il ait par ailleurs pu établir au moins partiellement i_3 , comme y sont parvenus tous les écoliers, même semi-illettrés.

Si, au contraire, le lecteur partage les assomptions du narrateur, il sera par là même contraint de dévaloriser des personnages auxquels par ailleurs, surtout s’il appartient à un milieu populaire, il lui serait possible de s’identifier. Pour échapper à cela, une jeune Portugaise écrit : “L’auteur veut prouver que dans CERTAINES familles [souligné deux fois par elle], c’est un peu la vulgarité qui règne” ; elle veut sans doute éviter ainsi que le discrédit ne retombe sur toutes les familles populaires.

Ainsi, “à la place” des acteurs, le lecteur est dévalorisé ; “à la place” du narrateur, il dévalorise, et se dévalorise du même coup (sauf s’il partage une axiologie “antipopulaire”, ce qui n’est pas le cas dans notre échantillon). Le lecteur se trouve ainsi devant deux stratégies de lecture également intenables. D’où peut-être une sorte de pathétique interprétatif, qui redoublerait le pathétique narratif, et dont témoignent les réponses des deux jeunes Portugaises.

VI. LECTURE ET RELATIONS INTRATEXTUELLES

1. Deux types de sèmes afférents

Laissons à présent les écoliers en repos, pour préciser ce que les limites théoriques et pratiques imparties à l’explication de texte *ne permettent pas* de lire. Dans ce qui précède, nous avons construit deux types de sèmes afférents ; on peut distinguer :

a) Les sèmes afférents construits en fonction de normes extérieures au texte, exprimées par des *topoi* comme “le verre à pied est plus chic que le verre à moutarde”.

b) Les sèmes afférents construits en fonction de normes internes au texte (par exemple : “Le saladier est dans ce ménage le plus grand récipient qui puisse servir de plat”). Ces normes peuvent être socialisées, comme celles qui régissent les topiques littéraires, ou rester individuelles, et caractériser alors l’univers sémantique d’un locuteur ou d’un scripteur.

Sans prétendre à l’exhaustivité, on présentera à présent quelques réseaux associatifs intratextuels entre sémèmes, pour montrer ensuite comment ils permettent de construire des sèmes afférents. Les cooccurrences de morphèmes permettent de repérer partiellement ces réseaux associatifs.

Nous devons pour cela adopter une méthode différente de celle qui a été utilisée jusqu’ici. En effet, pour construire des sèmes afférents en fonction de normes internes au texte, nous ne pourrons plus faire appel à la connaissance du système linguistique ou d’autres normes sociales, et il nous faudra multiplier les citations pour mettre en évidence des relations récurrentes. Nous le ferons d’ailleurs sans égard pour la linéarité du texte, car les relations sémantiques intratextuelles contractées par une unité sémantique quelconque — en position autre que finale ou initiale — sont aussi bien prospectives que rétrospectives.

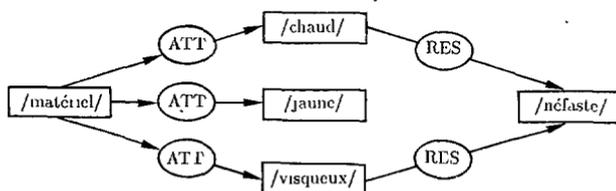
Nous citerons d’abord certains mots et syntagmes de notre extrait, pour montrer comment les relations entre les sémèmes qu’ils manifestent réapparaissent en d’autres endroits du texte.

2. “La sauce épaisse, une bonne sauce jaune...”

Parce qu’elle est trop salée, cette sauce contribue à vous mettre “un incendie dans le ventre²³”. Une analyse sémique rudimentaire permet ici d’extraire deux sèmes qualitatifs, /visqueux/, /jaune/ et un sème fonctionnel, /néfaste/ (l’action néfaste pouvant être manifestée par une brûlure, on aura dans certains contextes le sème /chaud /).

La molécule sémique qu’ils constituent peut se représenter ainsi :

23. Désormais, sauf mention, les mots soulignés le sont de notre fait, pour exercer la sagacité du lecteur.



Ce graphe est susceptible d'expansions (par transformation des qualités en processus : ex. /chaud/ → /chauffant/ ; /visqueux/ → /coulant/); et de transformations selon les univers et les intervalles dialectiques (par exemple /jaune/ se réécrit /doré/ au début du récit et dans l'univers de Gervaise). Examinons à présent les récurrences de cette molécule sémique.

Gervaise, mangeant à l'Assommoir une prune à l'eau-de-vie lors de son premier rendez-vous avec Coupeau, lui dit : "Seulement, je laisserai la sauce, parce que ça me ferait du mal" (p. 49). Or, on sait que l'eau-de-vie de l'Assommoir est jaune : "donnez-moi de la jaune", dit Mes-Bottes, p. 295. Le groupement sémique /visqueux/, /jaune/, /néfaste/ est donc réitéré.

De même, quand Gervaise s'apprête à boire : "Elle regarda ce que buvaient les hommes, du casse-gueule pareil à de l'or²⁴" (p. 388). Ou quand elle regarde les dernières convulsions de Coupeau : "C'était le vitriol de l'Assommoir qui donnait là-bas des coups de pioche. Le corps entier en était saucé" (p. 492).

D'autres substances sont définies par le même groupement sémique. Ainsi, l'huile que consomme Lantier : "Au bout d'un mois, il voulut mettre toute la cuisine à l'huile [...]. Son grand régal était un certain potage, du vermicelle très épais, où il versait la moitié d'une bouteille d'huile. Lui seul en mangeait avec Gervaise, parce que les autres, les Parisiens, pour s'être

24. Jaune et or n'ont pas exactement le même contenu, en ceci que jaune est dysphorique ; ainsi pendant l'ivresse de Coupeau : "le feu lui cautérisait les boyaux" (cf. "un incendie dans le ventre") ; "tout lui paraissait jaune" (p. 379) ; ou p. 459 : "Le crépuscule avait cette couleur jaune des crépuscules parisiens, une couleur qui donne envie de mourir tout de suite." Or a en revanche un contenu euphorique, du moins dans l'univers de Gervaise : "Qu'est-ce que vous buvez donc là ? demanda-t-elle sournoisement aux hommes, l'œil allumé par la couleur d'or de leurs verres" (p. 391). La molécule sémique étudiée se modifie ainsi selon les univers et les intervalles narratifs : le trait /doré/ au début du roman et/ou dans l'univers de Gervaise a pour réplique le trait /jaune/ à la fin et/ou dans l'univers du narrateur. Ces substitutions relèvent de la dialectique moléculaire.

un jour risqués à y goûter, avaient failli *rendre tripes et boyaux*²⁵” (p. 280).

De même pour la *graisse d'oie*, dont on sait que, comme l'huile, elle est jaune : “la blanchisseuse accourut et surprit le louchon en train de se brûler le gosier, pour avaler plus vite une tartine toute trempée de *graisse d'oie bouillante*²⁶” (p. 239).

Enfin, l'*or liquide* est à la fois l'alcool et l'argent du ménage : “Si la paie *fondait* dans le fil-en-quatre, on se la mettait sur le torse au moins, on la buvait limpide et luisante comme du bel *or liquide*”, pensait Gervaise pendant qu'elle “*mijotait* dans une bonne chaleur” (p. 392). Aussi : “Ah ! ce n'était pas le zingueur qui ouatait ses frusques avec de l'*or* ! Lui, il se le mettait sous la chair. Gervaise ne pouvait pourtant pas prendre ses ciseaux et lui découdre la peau du *ventre*” (p. 367). Inutile de rappeler que le ménage réside rue de la *Goutte-d'or*...

Même la pluie qui tombe le jour des noces de Gervaise est associée au groupement sémique étudié : “Ah bien ! s'écria Mme Lerat en entrant, nous allons avoir une jolie *saucée* ! [...] On dirait qu'on vous jette du *feu* à la *figure*” (p. 82). À la fin de la *saucée*, “toute la rive droite était dans l'ombre, sous un grand haillon rouge cuivré ; et du bord de ce nuage, frangé d'*or*, un large rayon coulait” (p. 95). Boche, pendant l'averse, dit “que saint Pierre *éternuait* là-haut” (p. 84) ; on peut ici inférer /visqueux/ de “*saucée*” et de “*éternuait*”. Gervaise, elle, “était restée les yeux fixes [...] voyant des *choses graves*, très loin, dans l'avenir... [cf. /néfaste/]” (p.85).

Sans plus détailler l'analyse de ces citations, on retiendra que par un réseau associatif le texte permet de constituer un paradigme idiolectal comprenant les sémèmes ‘sauce’, ‘huile’, ‘graisse’, ‘goutte’, ‘or’, ‘pluie’, et des sémèmes de parasyonymes : ‘vitriol’, ‘fil-en-quatre’, etc. ; la récur-

25. Le corps même de Lantier est *épais* : “Il s'était épaissi, gras et rond” (p. 266). Et son nom a sur Gervaise le même effet que l'alcool ou la sauce : “Jamais elle n'aurait cru que le nom de Lantier lui causerait une pareille *chaleur* au *creux de l'estomac*” (p. 209, cf. aussi p. 269 et p. 39 sur la pommade grasse dont use Lantier).

26. La *graisse* et l'alcool ont des sèmes communs : “Il était allé boire une *goutte* parce qu'il ne se sentait pas assez *graisé*”, (p. 188). Le patron de l'Assommoir a une “voix *grasse*”, (p. 295) ; sa “pleine lune” est “une vraie vessie de saindoux”. La *graisse* résulte de l'absorption d'alcool : pour Coupeau, “le *pichenet* et le *vitriol* l'*engraissaient*, positivement [...] Mais Lorilleux, vexé de ne pas avoir de *ventre*, disait que c'était de la *graisse jaune*, de la *mauvaise graisse*” (p. 323). D'où la récurrence de formes rondes et jaunes contenant de l'alcool : la salle de l'Assommoir est “ornée de gros *tonneaux peints en jaune clair*” (p. 41) ; l'alambic a “un gros *bedon de cuivre*” (p. 50), et “cette sacrée marmite, ronde comme un *ventre* de chaudronnière *grasse*”, est comparée à une sorcière qui “lâchait goutte à goutte le *feu* de ses *entrailles*” (p. 391).

rence du morphème *sauce* nous a servi d'indice pour constituer ce paradigme. Le siège de l'action néfaste de ces substances peut être désigné par *gueule, figure, torse, estomac, tripes et boyaux, entrailles, ventre, bedon*, etc.

En revenant à notre extrait, nous sommes à présent en mesure d'y retrouver la molécule sémique étudiée.

"Les grands pains [...] avaient l'air de fondre". Or, les "grands pains" sont par ailleurs comparés à des "poupées jaunes". De plus, dans tout le texte, un processus de liquéfaction, ou de déliquescence, est indéfiniment réitéré : ex. "Gervaise mollissait" (p. 351), "l'argent s'évaporait" (p. 367), "la paie fondait" (p. 392). Le sème /visqueux/ mentionné ci-dessus décrit d'ailleurs une étape de ce processus. Si bien que, dans notre extrait, l'interprétation peut actualiser dans 'fondre' non seulement le sème /disparition/, mais aussi le sème /liquéfaction/.

Quelques lignes plus loin, l'épiniée est un *beurre*. Or, on sait qu'elle arrive "d'un nuage de vapeur". On peut donc constater ici la récurrence des sèmes /jaune/, /chaud /, /visqueux/ (cf. "quelque chose de doux et de solide qu'on sentait couler le long de son boyau..." p. 240).

3. "Quel trou dans la blanquette !"

A. Avant son mariage, Gervaise parle d'"avoir un trou un peu propre pour dormir" (p. 45), "un trou à soi" (p. 51). Déjà, avant le repas, "il se faisait des trous chez elle, l'argent avait l'air de fondre" (p. 196). Après, le ménage ira habiter "dans le trou le plus sale" (p. 354). Gervaise mourra d'ailleurs dans un trou : "comme on venait de trouver le père Bru mort dans son trou, sous l'escalier, le propriétaire avait bien voulu lui laisser cette niche" (p. 494). Prémonitoirement sans doute, le père Bru n'avait cessé pendant tout le repas nuptial de chanter "un 'trou la la, trou la la' entêté et lugubre" (p. 263). Maman Coupeau sera laissée, prémonitoirement aussi, "au fond du trou" (p. 352).

Le sens de *trou* est ainsi associé à la mort ; il l'est aussi à l'alcool qui la cause : la "sueur d'alcool" issue de l'alambic doit "inonder le trou immense de Paris" (p. 50) ; et à l'excrétion : "l'oie venait de laisser échapper un flot de jus par le trou béant de son derrière"²⁷ (p. 243).

27. On sait que la graisse et l'alcool ont les mêmes descriptions ; par ailleurs, l'excrétion est aussi liée à la mort : pendant la veillée funèbre de Maman Coupeau "un bruit singulier, un ruissellement sourd, sortit du cabinet. Tous levèrent la tête, se regardèrent.

Certes, *trou* manifeste selon ses emplois plusieurs sémèmes différents : 'habitation', 'orifice', 'lacune'. Mais, dans la mesure où le texte affecte à ces sémèmes les mêmes sèmes afférents, le noyau sémique de *trou* — c'est-à-dire le groupement de ses sèmes stables (cf. Pottier, 1974, p. 328) — s'en trouve étendu d'autant. Par exemple, quand *trou* manifeste le sémème 'habitation', il inclura, comme les autres sémèmes, le sème afférent /mort/ ; ce n'est pas seulement parce que Gervaise meurt dans un *trou* : quand Gervaise souhaite "un *trou* un peu propre pour *dormir*", ces mots doivent être lus en fonction du contexte, c'est-à-dire du texte, où le croque-mort l'invite à "faire dodo à l'ombre" (p. 345), puis lui dit ces derniers mots : "Fais dodo, ma belle !" (p. 495).

Ajoutons, on l'a vu pour *fondre*, que le noyau sémique peut être aussi étendu par l'actualisation de sèmes inhérents ordinairement neutralisés dans certains contextes.

Cette double extension des noyaux sémiques rend compte, au niveau des morphèmes, du "surcroît de sens" dont la critique contemporaine crée souvent les textes littéraires.

"Ce n'est rien, dit tranquillement Lantier, en baissant la voix. Elle se vide."

L'explication fit hocher la tête, d'un air rassuré, et la compagnie reposa les verres sur la table" (pp. 342-343).

Le rapprochement de ces deux passages n'est pas fortuit. Maman Coupeau est décrite de la même façon que l'oie (cf. pp. 240-241) : "Jamais on n'aurait cru que cette vieille était si grosse et si blanche" (p. 333). La fin de l'oie est consommée par "le *chat* d'une voisine" qui "acheva d'enterrer la bête" (p. 263) ; celle de Maman Coupeau, par Nana, qui s'endormira dans son lit (p. 352) après l'avoir regardée mourir : "devant ce masque *blanc*, [...] ses prunelles de jeune *chatte* s'agrandissaient" (p. 333). Quand l'oie était apparue, Nana avait eu la même réaction : "Nana, tout au bout, les yeux démesurément *agrandis*, se haussait pour voir" (p. 241).

En fait, une analyse narrative permettrait de démontrer que l'oie, Maman Coupeau, Gervaise sont trois acteurs relevant du même agoniste. Avec Maman Coupeau, Gervaise avait enterré "un morceau de sa vie à elle" (p. 352) ; et le croque-mort ivre s'y était trompé : "Gervaise était devenue toute *blanche*. Le croque-mort avait apporté la bière pour elle" (p. 344).

Par ailleurs, l'oie est décrite avec les mêmes traits sémantiques que Gervaise (/féminité/, /blancheur/, /blondeur/, /grosseur/) : "Sacré matin ! quelle *dame* ! quelles cuisses et quel *ventre* !" (p. 241) ; "la peau était fine et *blanche*, une peau de *blonde*, quoi ! Tous les hommes riaient avec une gueulardise polissonne" (p. 242). Réciproquement, Gervaise est décrite comme une volaille : "Allez-y ! tapez sur la *bête* ! [...] Et il ne fallait pas qu'elle s'avisât de se *rebéquer*" (p. 325). Coupeau lui dit : "tiens-toi donc sur le dos, grosse *dinde* !" (p. 117), ou l'appelle "Marie-bon-bec" (p. 389). Elle est comparée à "une petite *poule blanche*" (p. 156) et souhaite souvent manger quelque chose de bon "dont l'envie lui caressait le *jabot*" (*ibid.*).

B. La *blanquette* est un ragoût de viande *blanche*, comme son nom l'indique.

Gervaise aperçoit Lantier, juste avant le repas : "La *blanchisseuse* ne riait plus. Elle était très *blanche*" (p. 235). Puis la *blanquette* est servie : "les rideaux [...] laissaient tomber une grande lumière *blanche*" (p. 239). L'oie découpée, "Gervaise, énorme, tassée sur ses coudes, mangeait de gros morceaux de *blanc*" (p. 244). Au dessert, quand on lui demanda de chanter, "elle se défendit, la figure *blanche*" (p. 253). Quand le croque-mort vient par erreur l'emporter, elle a "la figure *blanche* comme une *assiette*" (p. 372). Cette *blancheur*, qui qualifie Gervaise dans des dizaines de contextes, ne serait qu'un mince indice, s'il ne s'agissait ici de "noyer cette bougresse de *blanquette*". Or, 'bougr(esse)' comporte /humain/ comme sème générique inhérent, ce qui actualise dans '-esse' le sème /féminité/ ; ces deux sèmes sont alors afférents à 'blanquette'. Pour la même raison, 'noy(er)' réalise ici le sème /mort/, afférence résultative de /immersion/²⁸.

De plus, dans certains contextes, Gervaise se substitue à un ragoût. Pendant le repas, Gervaise sert un ragoût, la *blanquette*, à Goujet ; à la fin du livre, elle s'offrira à lui en échange d'un ragoût : "un restant de ragoût [...] fumait devant le cendrier. Gervaise, dégourdie par la grosse chaleur, se serait mise à quatre pattes pour manger dans le poêlon. [...] À la première *pomme de terre* qu'elle se fourra dans la bouche, elle éclata en sanglots. De grosses larmes roulaient le long de ses joues, tombaient sur son *pain* [...] Elle avait fini. Elle demeura un instant la tête basse, gênée, ne sachant pas s'il voulait d'elle. Puis, croyant voir une flamme s'allumer dans ses yeux, elle porta sa main à sa camisole, elle ôta le premier bouton" (p. 471-472).

En somme, la *blanquette* appartient à la même classe d'acteurs que Gervaise, l'oie et Maman Coupeau. Que Gervaise partage certains traits sémantiques avec des acteurs appartenant à la même classe actorielle, cela ne doit pas surprendre ; on l'a indiqué pour l'oie, on peut le confirmer pour la *blanquette*²⁹.

28. "Noyer" est fréquemment associé à Gervaise : "le regard noyé" (p. 10) ; "la face noyée de douceur" (p. 60) ; "Les yeux noyés d'attendrissement" (p. 253) ; et, pendant le repas, "son regard noyé se perdait dans le noir" (p. 253).

Au cours du repas, /mort/ est récurrent de façon croissante : Coupeau "faisait un vrai cimetière dans le plat" (p. 242) ; "le tas des négresses mortes grandissait, un cimetière de bouteilles" (p. 245). Gervaise dit : "il vient un jour où l'on est content de partir" (p. 246) et Nana : "tiens ! crève !" (p. 248 ; cf. aussi pp. 249, 257 et 258).

29. Le trait /comestible/ peut être inféré dans d'autres contextes. À l'Assommoir, "elle *mijotait* dans une bonne chaleur" (p. 392). Après l'enterrement de Maman Coupeau : "Le *brie* disparaissait, les litres coulaient comme des fontaines. Ce-

Si l'on prenait le parti de privilégier Gervaise parmi ces acteurs, on pourrait conclure, en simplifiant abusivement, que Gervaise au cours du repas s'offre en pâture et se dévore sous les espèces de la blanquette et de l'oie, dont la sauce et le jus ont les mêmes descriptions — mais qui s'opposent cependant comme le *bouilli* au *rôti* (sur l'importance et la validité de cette opposition, cf. Lévi-Strauss, *op. cit.*, *passim*).

4. "Culs" et "cochon"

A. Gervaise est menacée de faire "une *culbute* dans la boisson" (p. 390) ; après cette *culbute*, quand elle tente de se prostituer, "son ombre faisait la *culbute* à chaque pas" (p. 467 — on sait qu'elle est boiteuse). Ce jour-là, "le ciel était *barbouillé* comme le *cul* d'un poêle³⁰" (p. 441). Coupeau la pousse sur le trottoir en disant qu'"une femme devait savoir se retourner" (p. 457). Dans la rue, "ses savates *éculées* crachaient comme des pompes" (p. 423) ; elle traînait "sa paire de ripatons *éculés*". Quand elle pensait à son propriétaire, "elle l'avait où vous savez, et profondément encore !" (p. 444). Puis : "À cette heure, son *endroit* devait être bigrement large, car elle y envoyait tout le monde [...] dans le *derrière*, le quartier qui la méprisait ! Tout Paris y entraît, et elle l'y enfonçait d'une tape" (p. 444).

B. Le jour du mariage de Gervaise, "Boche et Bibi-la-Grillade, l'un après l'autre, injuriaient le vide, lui lançaient à toute volée : "*Cochon* !" et riaient beaucoup, quand l'écho leur renvoyait le mot" (p. 92). *Cochon* est associé à l'alcool : "elle aurait voulu [...] goûter à la *cochonnerie*" (p. 391) ; et, bien entendu, à Coupeau : "*son cochon* était en train de crever à Sainte-Anne" (p. 477) ; il était "à l'hôpital et il venait y crever la *couenne* râpeuse" (p. 381). Nana aussi le nomme "*cochon*" (p. 361).

5. Réseaux associatifs

Sans décrire ici tous les réseaux associatifs où entrent des sémèmes de

pendant, Gervaise *mollissait* sous les coups" (p. 351).

30. Quelques lignes auparavant, Coupeau lui a conseillé en ces termes de faire le trottoir : "T'es encore pas mal quand tu te *débarbouilles*. Tu sais, comme on dit, il n'y a pas de si vieille *marmite* qui ne trouve son couvercle... Dame ! si ça devait mettre du *beurre* dans les épinards !". Gervaise est ainsi assimilée à un fond de marmite barbouillé : cf. ses liens avec la nourriture, et particulièrement le bouilli ; comme avec le /chaud/ (*marmite*), le /jaune/ et le /visqueux/ (*beurre*).

l'extrait étudié, on peut à présent préciser leur statut. Un réseau associatif est l'ensemble des relations qui permet de repérer la récurrence d'une molécule sémique, que cette molécule soit liée ou non à un morphème déterminé³¹.

Cette récurrence constitue un faisceau d'isotopies spécifiques. Des sèmes appartenant aux taxèmes et aux domaines les plus divers sont récurrents en d'autres endroits que l'extrait décrit. Par exemple, quand l'ivrogne Bijard fouette sa fille (p. 337) : ses yeux *jaunes* (cf. 'alcool', etc.) sortaient de leurs *trous* noirs (cf. 'mort', etc. ; il la tuera en effet). Ou bien, quand Gervaise voue le monde entier à de grossiers usages : "dans le derrière, son cochon d'homme !" (cf. 'cul', 'saleté', etc.).

Ce phénomène, dont on pourrait multiplier les exemples, *exclut* l'hypothèse d'une récurrence aléatoire ; il permet l'hypothèse que les réseaux associatifs décrits jusqu'ici sont reliés entre eux en un réseau unique qui couvre l'ensemble du texte.

En voici une représentation topologique à trois zones et deux limites :

Sites	Sèmes	Occurrences
Zone 1	/visqueux/ /jaune/ ou /doré/	sauce, vitriol, huile... pain, beurre
Limite 1	/absorption/	a) noyer, inonder b) s'abandonner, se griser, s'amollir
Zone 2	a) /englobant/ /volumineux/ b) /chaud/ /néfaste/	a) ventre, gueule, boyaux, bedon... b) incendie, chaleur, émoi...
Limite 2	/excrétion/	a) cul, trou... b) crever, se vider, laisser échapper ; dèche, décatissage...
Zone 3	/visqueux/ /jaune/, /sale/	jus, pipi, saleté, cochonnerie...

31. Les relations analogiques au sein des réseaux associatifs permettent de constituer des taxèmes idiolectaux ; cependant certaines de ces relations analogiques procèdent de la phraséologie, et relèvent donc, dans cette mesure, de la langue. Ainsi, 'saleté' et 'cochon' sont associés (cf. "sale comme un cochon") ; de même que 'veau' et 'pleurs' (cf. "pleurer comme un veau") : ainsi, Bijard appelle Lalie, qu'il fouette, "mon veau" (p. 377).

Les occurrences sont classées en fonction de perspectivismes actoriels. Celles de l'extrait décrit sont en caractères romains. Les autres ne sont mentionnées qu'à titre d'exemple.

Les *sites* mentionnés sont liés par des opérations qui relèvent de la dialectique, précisément de la *dialectique moléculaire* : l'ensemble de ces opérations décrit, d'après les évaluations relevées dans le texte, un processus de dégradation.

a) Le passage de la zone 1 à la zone 3 est souvent présenté comme une descente : "on entendait le liquide jeté d'un trait tomber dans la gorge, avec le bruit des eaux de pluie le long des tuyaux de descente, les jours d'orage" (p. 245). Coupeau "versait de haut" (*ibid.*) ; et Poisson "eut du succès, parce qu'en parlant du drapeau tricolore, il leva son verre très haut, le balança, et finit par le vider au fond de sa bouche grande ouverte" (p. 253). Cela peut être rapproché de la récurrence notable du sème /profondeur/ dans notre extrait : "se creusait", "se penchaient", "on pêchait".

Cette descente est bien sûr une chute : Gervaise accepte de céder sa boutique chez un marchand de vin, *À la descente du cimetière* (p. 349). Les Lorilleux se réjouissent de sa "dégringolade" (p. 85). Elle "tombait au trottoir" (p. 481).

b) Le processus décrit ne relève pas exclusivement du domaine //alimentation//. Il vaut par exemple pour les mouvements collectifs des ouvriers dans Paris : "la cohue s'engouffrait dans Paris, où elle se noyait, continuellement" (p. 11) ; "Paris, qui, un à un, les dévorait, par la rue béante du Faubourg-Poissonnière" (p. 12). "De tous les gargots, des bandes d'ouvriers sortaient [...] C'était un envahissement du trottoir, de la chaussée, des ruisseaux, un *flot paresseux coulant des portes ouvertes*" (p. 47). La paresse du flot des ouvriers est ici une des manifestations du /visqueux/ (cf. pp. 48 et 12).

c) Le processus peut être récursif, en raison sans doute des analogies entre les molécules sémiques aux zones 1 et 3.

Mes-Bottes appelle l'eau-de-vie du "pissat d'âne premier numéro" (p. 295) ; sous le "gros bedon de cuivre" de l'alambic, il "aurait voulu qu'on lui soudât le serpent in entre les dents, pour sentir le *vitriol* encore *chaud* l'emplier, lui *descendre* jusqu'aux talons" (p. 50).

Quand le jus coule du derrière de l'oie, Boche rigole : "Moi, je m'abonne, murmura-t-il, pour qu'on me fasse pipi comme ça dans la bouche" (p. 243).

d) Le modèle présenté a deux états dialectiques ; nous venons d'expo-

ser le premier. Dans le second, les limites 1 et 2 permutent, et le processus s'inverse. On aura par exemple des excréments par la bouche : vomissements à la fin du repas, p. 263 ; vomissement de Coupeau, p. 305 ; et, autour de Gervaise, "de belles fusées, des queues de renard élargies au beau milieu du pavé" (p. 467).

Cela permet de comprendre pourquoi les ivrognes "ont des ordures de barbes raides et poisseuses comme des balais à pot de chambre" (p. 389). Et, rétrospectivement, pourquoi au cours du repas les mangeurs "avaient des faces pareilles à des derrières" (p. 245) ; ou les dames "une culotte encore légère, le vin pur aux joues" (p. 246). Complémentairement, il y a absorption par le fondement : "Tout Paris y entrait" (p. 444).

Dans le texte, le passage du premier état au second est significativement nommé la *culbute* (p. 390).

e) En ce qui concerne les acteurs humains, le cycle absorption/ excréation est décrit comme pure passivité ; par exemple, pour Gervaise, "le ruisseau d'eau-de-vie coulait maintenant au travers de son corps" (p. 293).

Or, si l'on fait à présent une incursion au palier de la phrase, on remarque pour notre extrait :

(i) L'effacement de contenus comportant le sème /animé/ et à l'ergatif dans : "quel trou dans la blanquette !", "une cuiller plantée dans la sauce", "posé contre le mur", "il fallut quatre litres", "de souffler", "montée sur un plat creux", "flanquée de grosses pommes de terre rondes".

(ii) La mise au nominatif ou à l'ergatif de contenus comportant en langue le sème /inanimé/, dans : "le saladier se creusait", "qui tremblait comme une gelée", "le saladier voyageait", "les grands pains [...] avaient l'air de fondre", "les culs des verres retomber sur la table", "qui vous mettait un incendie dans le ventre", "l'épinée arrivait au milieu d'un nuage de vapeur".

La passivité des mangeurs, soulignée par l'"activité" de la nourriture, induit chez beaucoup de lecteurs, dont nombre d'écoliers, une impression de déshumanisation à la fois morale et physique ; et cette impression est un effet, notamment, de la structure sémantique même des énoncés. Cette passivité des acteurs humains peut être liée à la thèse déterministe de la prédestination héréditaire, que Zola a illustrée dans le cycle entier *Les Rougon-Macquart*.

6. Un faisceau d'isotopies spécifiques

Le réseau associatif a mis en évidence les récurrences d'une molé-

cule sémique ; elles induisent un faisceau d'isotopies spécifiques que nous symboliserons par i_4 .

La capacité interprétative de i_4 est forte, car elle permet de réinterpréter certains contenus indexés sur i_1 . Si l'on se reporte au tableau ci-dessus au § 4, il apparaît que i_4 indexe des sémèmes qui appartiennent au domaine //alimentation//, comme elle indexe par ailleurs des sémèmes appartenant à d'autres domaines : i_4 permet donc d'interpréter des contenus de i_1 , alors que l'inverse n'est pas vrai. En cela, la capacité interprétative de i_4 est supérieure à celle de i_1 .

Il convient à présent de suspendre la description. Sans prétendre pouvoir la déclarer achevée, il nous semble du moins illusoire de chercher dans l'extrait choisi d'autres isotopies spécifiques ou génériques à capacité interprétative étendue. On nous a suggéré cependant que "quel trou dans la blanquette" et "noyer cette bougresse" relevaient d'une isotopie érotique. Il reste que, rapportée à l'ensemble du texte, la capacité interprétative d'une isotopie érotique paraît faible. En revanche, i_4 paraît plus puissante : par exemple, elle regroupera aussi bien des contenus que l'on pourrait considérer comme érotiques (cf. "Jamais elle n'aurait cru que le nom Lantier lui causerait une pareille *chaleur* au creux de l'*estomac*") ou comme économiques (cf. "Il se faisait des *trous* chez elle, l'argent avait l'air de fondre"). En cela notamment réside sa puissance interprétative, comme l'impression de "vérité profonde" qu'elle peut induire. Pour évaluer la capacité interprétative des isotopies, il convient d'évaluer leur importance pour la cohésion du texte décrit, faute de quoi l'on risque d'y trouver des isotopies *a priori*, et de n'y lire que les fantasmes un tantinet monotones d'une *intelligentsia*.

VII. TYPOLOGIE

A. Ce tableau permettra de préciser les différences entre les quatre isotopies étudiées :

numéro	sèmes isotopants	type d'isotopie	présence de grammèmes	type dominant de sèmes	étendue de validité de l'isotopie	instance de codification principale
1	/alimentation/	générique	-	génériques inhérents	partielle dense	système linguistique
2	/intensité/	spécifique	+	spécifiques inhérents	totale dense	système linguistique
3	/vulgarité/	spécifique	+	spécifiques afférents	totale dense	normes sociales
4	/chaud/ /jaune/ /visqueux/ /néfaste/	spécifiques en faisceau	-	spécifiques (inhérents et afférents)	totale rare	norme idiolectale

a) *Densité et rareté* : une isotopie est dite *dense* ou *rare* selon le nombre de ses sèmes-occurrences dans une étendue de texte donnée, rapporté au nombre total de sèmes qui constituent cette étendue. D'après des relevés partiels, i_2 et i_3 auraient sur l'ensemble du texte un taux de récurrence de l'ordre de 10 % ; et i_4 , un taux inférieur à 1 % .

b) *Étendues de validité* : i_1 est valide principalement au cours des chapitres III (pp. 96-107, le mariage), VII (pp. 221-263, le repas de fête de Gervaise), IX (pp. 350-352, le repas d'enterrement de Maman Coupeau). i_2 , i_3 et i_4 sont valides sur l'ensemble du livre, avec des degrés de densité différents. Une analyse narrative permettrait de montrer que i_4 se densifie lors des opérations de transformation dialectique des contenus. i_1 , i_2 et i_3 , en raison de leur densité dans l'extrait choisi, ont pu y être mises en évidence sans recourir au reste du texte. En revanche i_4 , en raison de sa rareté et de son caractère idiolectal, ne peut être construite que par un travail sur l'ensemble du texte.

c) *Instances de codification* : la description des effets de la norme individuelle dans le texte présuppose celle des effets des autres instances. En cela, i_4 serait une isotopie fondamentale.

Comme i_2 et i_3 sont valides sur l'ensemble du texte, sans cependant en présupposer la connaissance, elles sont les plus exploitables sur le plan pédagogique, et des élèves pourront aisément les retrouver en d'autres endroits du texte.

Nous avons vu que i_1 est le lieu de l'impression référentielle. Par suite, l'établissement de i_1 , i_2 et i_3 permet de redéfinir en partie le naturalisme

dont on crédite Zola par la récurrence des traits /réalité/, /intensité/, /vulgarité/.

B. Ce chapitre présentait trois aspects principaux d'inégale importance :

a) La description microsémantique d'un court extrait par analyse isotopique. Cette description a récusé dans les faits les limites imposées à l'explication de texte. Dans la mesure où elle est scientifique ou du moins rationnelle, elle a pu prédire des parcours interprétatifs propres à des lectures naïves, et rendre compte de l'unité et de la diversité de ces lectures.

b) Les lectures des écoliers ont suscité des remarques à caractère sociologique ou psychologique, qui sont restées incidentes, car nous ne souhaitons pas entrer ici dans les domaines de la sociolinguistique ou de la psycholinguistique.

c) L'essentiel à nos yeux n'avait malgré tout rien de spécifique au texte étudié ; il s'agissait : (i) de décrire les opérations élémentaires de l'interprétation que sont l'actualisation des sèmes inhérents et la construction des sèmes afférents ; (ii) de formuler les conditions de ces opérations en fonction de normes, linguistiques ou non. Si beaucoup reste à faire, du moins est-ce un pas vers la constitution d'un modèle de la compétence interprétative.